

Seules parmi les mecs, dur apprentissage

Plongée dans deux ateliers de chaudronnerie où des jeunes filles doivent se faire une place.

Par **MARIE-JOËLLE GROS**
Photos **JEAN-MICHEL SICOT**

Entre la seule fille dans une classe de garçons, c'est tout un art. Celles qui, vers 16 ans, font le choix d'une filière très masculine, connaissent cette complexité. Il faut savoir exister sans se renier. Sans donner, non plus, l'impression de provoquer. Elles réfléchissent beaucoup à leurs tenues vestimentaires, à leur coiffure, au maquillage, bref, à tout ce qui «fait fille». Parfois, des garçons se muent en garde du corps, d'autres leur lancent des «fais-tu, sale femelle».

Elles doivent faire leur place. Soutenues, souvent, par des enseignants et des directions qui cherchent à recruter des filles et vont parfois jusqu'à faire campagne pour y parvenir (1). C'est le cas pour l'Aforp (Association pour la formation et le per-

fectionnement des personnels des entreprises de la région parisienne), un organisme de formation aux métiers de la métallurgie, avec ce slogan : «Les filles aiment l'industrie».

«Une fille qui veut devenir maçon, ça fait bonhomme.»
Un exemple de réflexion masculine

Marie, inscrite au centre de formation des apprentis (CFA) d'Asnières, a posé pour les affiches. Forte tête, elle ne se dégonfle pas quand un garçon de sa promo assure qu'«une fille qui veut devenir maçon ou charpentier, ça fait bonhomme». Elle plante ses yeux dans les siens, bras croisés : «Ah oui ? Tu serais étonné si t'en rencontrais.»

La sociologue Julie Thomas (1) a passé une année à observer des jeunes filles inscrites dans des filières masculines et dégagé trois attitudes. Quand elles se

prennent pour un garçon dans l'idée de se fondre dans le moule, les garçons se sentent défaits sur leur propre terrain et le leur font payer. Celles qui, au contraire, jouent l'hyperféminité et prennent le risque d'être déridées, seulement

résumées à leur sexe, même par les enseignants. Enfin, celles qui neutralisent toute dimension sexuée et deviennent comme invisibles parviennent à tirer leur épingle du jeu.

Désespérant ? Pour entendre ce qui motive des jeunes filles à s'engager dans un parcours aussi miné, nous sommes allées à la rencontre de Marie, mais aussi de Margaux, toutes deux apprenties en chaudronnerie en région parisienne. ◆

(1) «Le corps des filles à l'épreuve des filières scolaires masculines», Presses de Sciences-po, février 2013.

REPÈRES



32%

de filles parmi les apprentis en formation en France toutes filières confondues, d'après les chiffres du ministère de l'Éducation nationale.

«Je ne serai pas célèbre ou grande. Je continuerai à être aventureuse, à changer, à suivre mon esprit et mes yeux, refusant d'être étiquetée, et stéréotypée. L'affaire est de se libérer soi-même : trouver ses vraies dimensions, ne pas se laisser gêner.»

Virginia Woolf dans le *Journal d'un écrivain*, édité en 1953

Margaux assume son côté androgyne et refuse de se fondre dans les stéréotypes attendus, sans chercher à plaire.

«La société a tendance à dicter ce qu'on doit faire»

Margaux, 22 ans, en bac pro chaudronnerie à l'Aforp de Drancy, coupe courte façon Jean Seberg, aucun bijou, silhouette androgyne, jeans et pull.

«Le machisme est partout, pas plus en chaudronnerie qu'ailleurs. Depuis que je suis petite, on me dit "garçon marqué sur les bords". Elle vient des autres, cette réflexion. Je suis comme j'ai envie d'être et comme je me sens bien. Ma grande sœur est très féminine, ma mère voudrait que je me maquille

un peu, mais je n'en ai aucune envie, ça serait comme un déguisement. Dans la rue, les filles très féminines se font siffler. Moi, je ne me fais pas emmerder. C'est rare que je me fasse draguer, et c'est le plus souvent par des filles. Parfois, j'entends des choses dites pour me blesser, on m'appelle "jeune homme". J'assume à niveau en arts appliqués, car j'ai eu

très tôt des garçons dans mon entourage, des garçons très féminisés, des garçons très masculinisés, des garçons très androgynes. J'ai fait des études de communication visuelle où il n'y avait que des filles et aucun débouché, ça ne m'a pas convenu : trop statique. «Comme j'avais besoin de gagner ma vie, je suis allée vers l'alternance. J'ai découvert ce bac pro de chaudronnerie et je ne le regrette pas. Dans la tête des profs de ma génération, les bacs pros c'étaient pour les nuls : c'est fou comme la société a tendance à dicter ce qu'on doit faire. Mon projet, c'est d'ouvrir mon propre atelier et de créer du mobilier. J'aime les odeurs de l'atelier, le contact avec le métal. J'ai travaillé chez un designer sculpteur pendant quatre semaines. Je l'ai aidé à faire des sertissures autour d'améthystes. J'ai aussi participé au prototype d'une table, l'ai tracé, découpé, meulé pour ajuster au trait... Je crois qu'il était content de mon travail. Je voudrais qu'on donne sa chance à tous, qu'on ne recense pas les gens en fonction de leur sexe.»

TÉMOIGNAGE

cause de mon gabarit de crevette. J'ai toujours eu un look un peu androgyne. A 12 ans, je me suis fait percer les oreilles mais j'avais des rangiers aux pieds.

«Enfant, je voulais être paléontologue, puis astrophysicienne, puis anatomopathologiste. J'ai fait deux premières S, une terminale L et, finalement, une mise en route en arts appliqués, car j'ai eu



Après cinq ans d'études au milieu des garçons, Marie (ici, en mars, dans un atelier de chaudronnerie à Asnières) fait toujours attention à ne pas étaler ses fragilités.



A gauche, les mains manucurées de Marie. Après un BTS communication visuelle très féminisé et «trop statique», Margaux (à droite, ici à Drancy en mars) s'est lancée dans la chaudronnerie.

Perçue comme trop masculine au départ par les garçons de sa formation, Marie s'est finalement trouvée.

«Comme un poulet vivant dans un KFC»

Marie, 20 ans en bac pro à Asnières, pantalon noir, chemise blanche et minicravate, bottines cloutées, cheveux blonds mi-longs : un look à la fois fille et viril.

«Une fille, c'est appliqué, soigneux... Combien de fois on m'a sorti ce genre de trucs ? Ça m'énervait. Il y a des filles crades et des garçons très soignés. J'aime quand on casse les images. Je suis entrée à 15 ans dans un CFA. Quelques mois plus tôt, j'avais les cheveux longs, j'ai fait ma rébellion : je

les ai coupés pour m'affirmer. Les cheveux longs, ça fait introvertie, fragile, classique, la fille qui prend soin d'elle mais qui se cache. De toute façon, si j'étais arrivée là-bas trop en fille, on m'aurait pris pour une secrétaire. A un moment, je suis devenue trop garçon. J'ai eu du mal à me situer, ça m'a pris quelques mois. Et puis, peu à peu, je me suis rhabillée en fille. Je porte des bottines à talons, mais plats.

«Dans les classes de garçons, c'est simple, au début ils se disent que

les filles c'est joli, c'est mignon. Puis quand ils comprennent qu'on peut faire aussi bien qu'eux, on devient une rivale. A un moment, ça a été le no man's land autour de moi. J'étais à l'isolement.

«Ici, on ne peut pas vanner comme à l'extérieur. Par exemple, je ne fais aucune blague sur les blondes, ce serait mal compris. Je ne joue pas avec mon image, je suis l'élève sérieuse, sûre d'elle, qui va réussir. Si je suis triste ou déprimée, si je me mets en position de faiblesse, on va

m'envoyer, me casser. C'est un peu comme être un poulet vivant dans un KFC : t'as aucune chance de survie, tu vas finir en nuggets. Des «tais-toi, sale femelle», j'en ai entendu. Je ne mange pas au réfectoire, il y a trop de garçons.

«J'ai toujours été un peu décalée. Ado, je lisais et j'écrivais beaucoup. Mes parents écoutaient du jazz, du rock ancien - pas du hip-hop ou du r'n'b. Je me suis fait mon propre style, en piochant des trucs à droite à gauche. J'ai eu une chambre rose et des Barbies, mais je préférais les

Lego de mon frère. Longtemps, je n'ai rien dit à mes parents, je faisais tout dans mon coin. Comme aller faire des sculptures sur des terrains vagues. Mon grand-père fabriquait des grandes pièces de bois, il avait une scie à ruban, j'aimais l'odeur du bois, de son établi. J'ai participé à la rénovation de la porte de l'église de Vaucresson (dans les Hauts-de-Seine, ndr). Alors pour mon dossier d'orientation, j'ai enlevé tous les lycées que mes parents avaient choisis et j'ai décidé de faire un CFA.»